

contrée où se commirent tant de meurtres et de carnage, et d'où se répand à présent un parfum si odorant, que le Seigneur et Créateur de toutes choses, se complaît à cette douce odeur».

Ces paroles sont consolantes: il ne les aurait pas écrites s'il n'avait pas vu se relever au bord des flots bleus sa chère Ayas, à la réédification de laquelle ne s'était pas opposé le sultan dévastateur, Nassir. Fut-il touché du sort de cette ville? ou bien la laissa-t-il relever par intérêt ou par crainte de représailles de la part des Arméniens, dont une colonne composée de 600 hommes s'était battue trois fois dans la même journée, et avait si bien résisté à une grande troupe, que celle-ci avait été forcée d'appeler en aide les dévastateurs des forteresses d'Ayas?.

Une autre colonne de deux cents vaillants Arméniens embusqués dans les défilés des montagnes, avait, elle aussi, tenu tête à dix-huit mille cavaliers et en avait tué plus de six mille, au dire du pape Jean, dans son bref, par lequel il exhortait les chrétiens à courir au secours des Arméniens. Non seulement le sultan Nassir permit de relever Ayas, mais il voulut contribuer de ses trésors à son relèvement. Il ne posa qu'une seule condition, celle de ne pas reconstruire le fort de mer. Il exigea en outre qu'on lui payât cent mille drams de plus pour Ayas, outre le tribut annuel du pays, qui se montait déjà à douze-cents mille drams, ou cinquante mille florins d'or. D'autres disent, qu'il exigea la moitié des revenus de la douane d'Ayas. Si cela est vrai, Ayas devait avoir alors un revenu de 200,000 drams, ce qui me semble bien peu; je sais bien que l'argent avait alors une plus grande valeur: au cours de l'époque, cette somme représenterait 350 à 400 mille francs; mais les revenus des douanes royales, d'après ce que nous en avons dit plus haut, devaient être bien plus considérables.

Les encouragements du pontife romain et les paroles consolantes qu'il adressa en particulier au jeune roi Léon, au bailli Ochine, au clergé et au peuple, ainsi que ses subsides en monnaies,— car il ordonna à ses nonces de faire de sa part à la société des Florentins, un emprunt de trente mille pièces d'or, et d'en attribuer une partie à la reconstruction du fort maritime d'Ayas, sur quoi insistait beaucoup le Vénitien Sanudo, l'ami des Arméniens⁵⁷⁴, — tout cela,

⁵⁷⁴ Sanudo écrivit bien des lettres pressantes au Pape, à ses cardinaux et à d'autres grands personnages de l'Eglise, ainsi qu'aux Princes, qui pensaient envoyer une nouvelle croisade en